

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15,

RUE ST-VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN,

MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

Abonnement au Journal... Abonnement à l'Album... Prix des annonces... Toute insertion subséquente à un quart de prix.

Feuilleton de la Revue Canadienne.

A PROPOS DE M. LEVERRIER.

LA MORT DE NICOLAS KOPERNICK.

On sait que la dernière récompense de M. Leverrier, celle à laquelle il attache sans doute le plus grand prix, a été sa nomination de professeur de mécanique céleste à la Faculté des sciences. Le jeune et déjà célèbre académicien vient d'ouvrir son cours au milieu des applaudissements de plus de douze cents auditeurs, — entre lesquels nous avons distingué beaucoup d'hommes éminents.

A la vue de ce triomphe éclatant de la science, de cette consécration populaire du mérite, nous avons senti la grandeur de notre civilisation, et nous n'avons pu nous défendre d'un retour vers le passé.

Nos lecteurs seront peut-être curieux de comparer, comme nous, autrefois et aujourd'hui.

Aujourd'hui, — lorsqu'un astronome découvre une planète dans le ciel, comme vient de le faire M. Leverrier, les mille voix de la renommée s'empressent de chanter sa gloire; on donne son propre nom au nouveau monde qu'il a révélé; les ministres de son pays lui ouvrent des chaires, le comblent d'honneurs et de félicitations; les croix et les médailles lui pleuvent de toutes les Académies — les princes, grands et petits, le remercient par des lettres autographes; — sa ville natale n'attend pas sa mort pour sculpter ses traits dans le marbre éternel; et si quelque jaloux s'avise de contester son mérite, le murmure de l'insulte se perd dans les acclamations générales.

Il en était tout autrement pour les Leverriers du seizième et du dix-septième siècle, — pour ces hommes qui découvraient, non pas une planète dans le ciel, mais l'ensemble de la sphère céleste, les secrets de Dieu lui-même et les lois de la création!

On en pourra juger par la simple histoire que voici :

II.

C'était par une belle nuit de mois de mai de l'année 1543. Toutes les étoiles brillaient sous la voûte d'azur, comme d'innombrables pierres dans un écriin de velours. Le silence de la nature était si profond qu'on croyait entendre les astres graviter au firmament, la sève monter dans les arbres, et la brise parler aux fleurs...

Tout le monde dormait dans la petite ville de Warmie, canonice de la Prusse polonoise; tout le monde, excepté un homme. Cet homme veillait, enfermé dans une chambre au sommet d'une tour, avec une table, des livres et une lampe de fer.

C'était un vieillard de soixante-dix ans, courbé et ridé par le travail, mais dont l'œil étincelait de génie. Sa noble et belle figure exprimait la douceur et la contemplation. Étrangers à la terre, ses yeux s'ouvraient et se fermaient tour à tour, pour regarder au ciel et en lui-même. On lisait sur ses joues, colorées de rose, la paix et la conscience la plus pure. Ses cheveux gris encore abondants, séparés au sommet du front, tombaient, en se bouclant jusque sur ses épaules. Il portait le costume ecclésiastique de son temps et de son pays: la longue robe droite, à collet de fourrure, et à doubles manches, fourrées aussi à l'avant-bras.

Ce vieillard était le plus grand astronome des temps anciens et modernes, Nicolas Kopernik, né à Thorn, en Pologne, le 19 février 1473, docteur en philosophie, en théologie et médecine, chanoine titulaire de Warmie, et professeur honoraire de Bologne, de Rome, etc.

Arrivé au bout de sa carrière, en même temps qu'aux limites de la science, Kopernik venait d'achever son prodigieux ouvrage: *De Revolutionibus orbium caelestium: Des Révolutions des corps célestes*. « Saisi, comme dit Fontenelle, d'une noble fureur d'astronomie, il avait fait main basse sur tous ces vieux solides imaginés par les anciens; il avait pris notre globe et l'avait lancé loin du centre du monde, où il avait établi le soleil, — en faisant tourner autour de lui *Mercury, Venus, Mars, Jupiter, Saturne*, etc. » En un mot, Kopernik avait révélé le ciel entier à la terre, et tout cela au milieu de la pauvreté, des milleries et des persécutions, sans autre appui que son génie modeste, et sans autre instrument qu'un triangle de bois...

Ce jour-là même, le chanoine de Warmie avait reçu la dernière épreuve de son livre, que son disciple, Rhéticus, faisait imprimer à Nuremberg, et avant de renvoyer cette épreuve décisive, il avait voulu vérifier une dernière fois l'ensemble de ses découvertes. Dieu lui avait donné pour cela une nuit admirable, et il l'avait passé tout entier en son observatoire.

III.

Quand l'astronome vit les étoiles pâlir à l'orient, il prit l'instrument parallactique, exécuté de ses mains avec trois petits morceaux de bois (1), et il le braqua successivement vers les quatre

points cardinaux. Puis, assuré qu'il avait enfin détruit une erreur de cinq mille ans, et qu'il allait révéler au monde l'imprévisible vérité, il se mit à genoux devant ce livre du ciel aux étincelants caractères, et croisa ses mains décharnées sur sa poitrine, et il remercia le Créateur de lui avoir expliqué son œuvre infinie.

Il revint ensuite près de sa table, et saisissant une plume, il écrivit au-dessous du titre de son ouvrage :

VOILA L'ŒUVRE DU PLUS GRAND ET DU PLUS PARFAIT ARTISAN; VOILA L'ŒUVRE DE DIEU.

Il se recueillit encore, et traça la dédicace de son livre :

AU TRÈS-SAINTE PÈRE LE PAPE PAUL III.

« Je dédie mon Ouvrage à Votre Sainteté, pour que tout le monde, les savants et les ignorants, puissent voir que je ne suis point le joug et l'examen. Votre autorité et votre amour pour les sciences en général, et pour les mathématiques en particulier, me serviront de bouclier contre les méchants et perfides détracteurs, malgré le proverbe qui prétend qu'il n'y a pas de remède contre les morsures de la calomnie, etc. »

« NICOLAS KOPERNIK, DE THORN. »

Bientôt les premières lueurs du jour firent pâlir la lampe de l'astronome; il laissa tomber son front sur la table et s'endormit de fatigue. Le révélateur de la création se reposait, comme avait fait le Créateur lui-même. N'en avait-il pas le droit, après soixante ans de travaux ?

Ce repos, toutefois, ne dura guère; il fut abrégé par un vieux serviteur, qui monta pesamment l'escalier de la tour.

— Messire, dit-il au chanoine en lui frappant sur l'épaule, le messager de Rhéticus est prêt à partir, il attend vos épreuves et vos lettres.

L'astronome en fit un paquet, qu'il scella de son sceau, et rebomba appesanti sur sa chaise.

— Mais ce n'est pas tout, reprit le serviteur en le réveillant encore, il y a dix pauvres malades à la maison; et puis on vous demande à Frauenbourg, pour la machine à eau qui s'est arrêtée et pour trois ouvriers qui se sont cassés les jambes en voulant la remettre en mouvement.

— Les malheureux ! Qu'on selle mon cheval, s'écria Kopernik.

Et secouant le sommeil qui l'accablait, il descendit précipitamment de la tour.

La maison de Kopernik était une des plus modestes de Warmie; elle se composait d'un laboratoire, où il préparait des médicaments pour les pauvres; d'un petit atelier où, versé dans l'art comme dans la science, il peignait sa propre image ou celle de ses amis, et ses beaux souvenirs de Rome ou de Bologne; enfin d'une salle basse toujours ouverte à quiconque implorait ses remèdes, sa table ou sa bourse. Au-dessus de la porte était pratiquée une ouverture ovale, par où le soleil, entrant à midi, allait frapper un point marqué dans la chambre voisine. C'était le gnomon astronomique du savant. Par tout ornement, des vers écrits de sa main étaient collés au chambranle de la cheminée.

C'est dans cette salle que le bon chanoine trouva les dix malades qui réclamaient ses soins; il pensa les blessés, donna des remèdes aux autres, et à tous une aumône et des consolations. Puis, avalant lui-même à la hâte une tasse de lait, il alla prendre le chemin de Frauenbourg, lorsqu'un cavalier, ruisselant de sueur, lui remit un nouveau message.

Kopernik reconnut, en tremblant, une lettre de son ami Gysius, évêque de Culm.

« Dieu ait pitié de nous, écrivait celui-ci, et détourne le coup qui te menace ! Tes ennemis et tes rivaux conjurés, ceux qui t'accusent de folie et ceux qui te traitent d'hérétique, ont si bien exalté les esprits à Nuremberg, que le peuple maudit ton nom dans la rue, que les prêtres l'excommunient du haut de la chaire, que l'Académie demande à haute voix ton interdiction, et que l'Université, apprenant que ton livre va paraître, a juré de briser les presses de l'imprimeur et d'anéantir l'ouvrage de ta vie entière. Viens conjurer l'orage, et crains d'arriver trop tard. »

Kopernik ne put achever cette lecture... Il se jeta sans force et sans voix dans les bras de son serviteur... Quand il releva la tête, le cavalier chargé de l'enmener lui demanda s'il était prêt à partir. — Oui, répondit le vieillard étié, mais hon pour Nuremberg ni pour Culm...

Il se leva, et se dirigea vers la porte. Ses observations. La joie de Tycho-Brahé fut telle, en recevant cette lettre, qu'il la suspendit à la place d'honneur dans son cabinet, et que le soir, devenant poète, improvisa les vers suivants, que nous traduisons du latin :

« La terre ne produit pas un pareil homme dans l'espace de plusieurs siècles. Il a pu arrêter le soleil dans sa course autour des cieux et faire circuler la terre immobile : il a fait tourner autour d'elle la lune et transformé l'aspect de l'univers. Voilà ce que Kopernik a osé avec ces petits bâtons liés avec un art si facile ! Il a donné des lois à l'Olympe tout entier. A ces vils morceaux de bois, il a soumis les étoiles dérivées, et les a arrêtés en pénétrant dans l'intérieur des voûtes célestes... Jadis les géants, voulant escalader les cieux, ramassèrent les montagnes et les placèrent les unes sur les autres. Ils enlèveront le Pélopie, l'Ossa, l'Etna et tant d'autres, et cependant puissants par le corps, faibles par l'esprit, ils ne purent envahir les sphères célestes. Kopernik, avec la seule force du génie, dans sa faiblesse corporelle, avec ces modestes morceaux de bois a gravi les hauteurs du firmament ! Oh ! les souvenirs d'un tel homme sont insupportables, même lorsqu'ils sont de bois... ; l'or envierait leur valeur, s'ils la pouvaient estimer ! »

les malades et les ouvriers de Frauenbourg m'attendent... Ils peuvent mourir si je ne vais à leur secours. Et mes ennemis auront beau détruire mon ouvrage... ils n'arrêteront pas la marche des étoiles !

IV.

Une heure après, Kopernik était à Frauenbourg.

La machine qu'il avait donnée à cette ville, bâtie au sommet d'une montagne, y amenait d'une demi-lieue les eaux de la rivière Bouda, — avec une telle force, qu'elles faisaient tourner un moulin construit par l'astronome, et qu'elles s'élevaient jusqu'à la hauteur du clocher de l'église. Les habitants, au lieu de mourir de soif comme leurs pères, n'avaient qu'à tourner un robinet pour avoir une fontaine chez soi.

La machine s'était détraquée la veille, d'autant plus mal à propos, que c'était la fête patronale de Frauenbourg... Mais, du premier coup d'œil, le chanoine vit le mal, et en quelques heures, il rendit à l'eau son impulsion...

Il va sans dire que les premiers soins avaient été pour les malheureux qui s'étaient blessés dans les échelles. Il remit leurs jambes fracturées, y appliqua l'appareil, et promit de revenir le lendemain.

Mais lui-même allait recevoir un coup qui devait achever de lui briser le cœur...

Comme il traversait, pour s'en retourner, la grande place de la ville, il aperçut, au milieu de la foule, des histrions sur leurs tréteaux. Le théâtre représentait un observatoire d'astronomie, tout rempli d'instruments ridicules... Au milieu se tenait un vieillard, — coiffé, grimé et vêtu absolument comme Kopernik. La ressemblance était si frappante, que lui-même se reconnut et s'arrêta stupéfait.

Le baladin chargé de livrer le grand homme à la risée publique avait derrière lui un personnage dont les griffes, la queue et les cornes indiquaient le diable, et qui le faisait agir et parler comme un automate, en tirant deux ficelles attachées à ses oreilles. Ces oreilles, bien entendu, étaient des oreilles d'âne de la plus grande dimension. La parodie se composait de plusieurs tableaux. Dans le premier, l'astronome se donnait à Satan, brûlant un exemplaire de la Bible, et foulait aux pieds les crucifix... Dans le second, il exposait son système, en jonglant avec des pommes en guise de planètes, — lesquelles voltigeaient et tournaient autour de son visage, transformé en soleil au moyen de chandelles de résine. Dans le troisième, il devenait charlatan, pédicure, marchand de pomade; il débitait aux passants du latin de cuisine, leur vendait cher de l'eau tiède de son puits, et s'enivrait lui-même avec d'excellent vin, jusqu'à tomber sous la table... Dans le quatrième enfin, il était maudit par Dieu et par les hommes, et le diable, l'entraînant au milieu d'un nuage de souffre et de feu, le punissait d'avoir fait tourner la terre, en le condamnant à rester la tête en bas pendant l'éternité...

Voilà son génie et ses vertus conspués ainsi publiquement, sa science travestie en charlatanisme, son désintéressement en escroquerie, sa foi si pure en impiété, toute sa personne enfin livrée aux vengeances divines et humaines, Kopernik éprouva d'abord le plus affreux des supplices; il douta de lui-même et de la Providence... Mais bientôt il espéra que les Frauenbourgeois, ses enfants d'adoption, témoins et objets de son dévouement de cinquante années, allaient couper court à une telle infamie, en renversant les histrions sous les débris de leurs tréteaux...

Jugez donc de sa douleur, de son désespoir, — lorsqu'il vit ses ignobles dilamateurs applaudir par ceux qu'il comblait chaque jour de bienfaits et de charités ! Il recueillit en vain son courage; l'épreuve était au-dessus de ses forces... Il tomba évanoui sur la place...

Alors, seulement, le peuple ingrat reconnut son bienfaiteur; le nom de Kopernik vola de bouche en bouche. On apprit que, ce jour même encore, il était venu au secours de la ville... Et passant de l'exercice de l'ingratitude à l'excès du remords, la foule dispersa les baladins et emporta triomphalement l'astronome.

Mais, hélas ! il n'était plus en état d'apprécier cette consolation. Épuisé par les travaux de la veille, par la fatigue et les émotions du jour atteint mortellement par sa dernière blessure, il ne trouva que la force de demander une literie, — dans laquelle il arriva expirant à Warmie...

V.

Son agonie, toutefois, dura cinq jours, pendant lesquels son génie et sa foi jetèrent un dernier éclat... Dès le lendemain, une lettre de Rhéticus vint confirmer les sinistres prédictions de l'évêque de Culm. Trois fois les élèves de l'Université avaient essayé d'envahir l'imprimerie d'où allait jaillir la vérité. « Ce matin encore, ajoutait le savant, des forcés ont voulu y mettre le feu... J'y ai rassemblé tous nos amis. Nous y passons les nuits et les jours, gardant les portes et surveillant les ouvriers... Les imprimeurs travaillent, une main sur la presse, l'autre sur un pistolet... Si nous tenons bon deux jours, ton ouvrage est sauvé; car, une fois dix exemplaires tirés, rien ne pourra plus le détruire... Mais si demain, ou après demain, nos ennemis l'emportent... »

Rhéticus n'achevait pas; Kopernik acheva pour lui.

Le troisième jour, nouveau message et nouvelle épouvante. « Un compositeur, gagné par les ennemis, leur avait livré le manuscrit du chanoine, qui avait été brûlé en place publique. Heureusement l'impression était finie. On mettait sous presse... ; mais une émeute pouvait tout anéantir — et elle grondait autour de l'imprimerie... »

Telle fut l'attente dans laquelle Kopernik agonissant passa son jour suprême... Son travail sa gloire et son nom échappèrent-ils au fanatisme, ou périèrent-ils avant lui ? Qu'on se figure, si l'on peut, un tel martyre !

Il épuisa rapidement les dernières forces du vieillard... Et la mort, envahissant son corps paralysé, allait atteindre le siège du génie... lorsqu'un cheval fumant s'abattit à la porte... Un homme armé en descendit, couvert de poussière et hors d'haleine, comme le soldat de Marathon. C'est qu'en effet, comme un soldat grec, cet homme annonçait la victoire. Il portait, attaché sur sa poitrine, un volume encore humide... Et ce volume était le chef-d'œuvre de Kopernik !

La justice et la raison avaient triomphé de la haine et de la folie. L'aveugle de Dieu était enfin expliqué aux hommes. Une seconde fois le soleil éclairait le monde !

Le moribond se ranima pour saisir le livre de ses mains défaillantes pour le contempler et le parcourir de son regard éteint... Puis, avec le sourire d'un martyr-élu qui voit le paradis s'ouvrir :

Nunc dimittis servum tuum, Domine, solum.

Et son âme s'éleva sur ces paroles.

C'était le matin du 23 mai; le ciel avait allumé toutes ses étoiles, la terre épanouissait toutes ses fleurs; la nature entière semblait fêter son révélateur, comme la dernière fois qu'il avait quitté son observatoire.

Bientôt le soleil, dardant par une fenêtre son plus pur rayon sur la tête du grand homme, parut lui dire à son tour : « Le roi de la création te donne le baiser de paix, à toi qui le premier l'as replacé sur son trône. »

VI.

Kopernik fut persécuté jusqu'à la tombe. La cour de Rome répondit à sa dédicace en condamnant son livre... ; mais le livre se vengea en éclairant la cour de Rome elle-même, qui reconnut enfin, quoique bien tard, le génie et la foi de l'astronome de Warmie.

La Prusse, avec l'ingratitude des conquérants, à converti en cachot l'observatoire de Kopernik, et l'a laissé aujourd'hui en ruine crouler pierre à pierre... Mais la Pologne, sa mère, à réuni ses derniers enfants et ses dernières ombes pour lui élever un monument à Cracovie, et une statue à Varsovie. Cette statue est du grand sculpteur Thorwaldsen.

PITRE-CHEVALIER.

NOUVELLES D'EUROPE.

ANGLETERRE.

CHAMBRE DES LORDS. — Séance du 12 juillet.

Lord Brougham fait la proposition suivante : qu'il est du devoir des deux chambres d'adopter, au commencement de la prochaine session, toutes les mesures jugées utiles pour découvrir et punir les actes de corruption de toute nature qui pourront être commis dans les prochaines élections des membres du parlement et des pairs d'Ecosse et d'Irlande; et de tels actes étant attentatoires à la liberté des élections, à la pureté de la législation et conduisant directement au parjure; qu'il est également du devoir du parlement de punir tous les actes qui tendraient à empêcher d'arriver à la connaissance de ces moyens de corruption et d'intimidation, enfin qu'il est du devoir des chambres de faire une enquête sur tous les traités qui se font par compromis ou autrement dans le dessein d'empêcher ces actes de corruption ou d'intimidation de parvenir à la connaissance des chambres. Après quelques observations du marquis de Lansdowne, lord Brougham retire sa motion.

Séance du 13 juillet.

Dans la chambre des pairs, qui s'est réunie à 5 heures, l'évêque de Norwich a proposé la troisième lecture du bill contre la séduction et la prostitution. Lord Brougham pense qu'une mesure qui ne peut être discutée publiquement par la législature ne doit pas être adoptée. Lord Denman est de l'avis du préopinant et ajoute que le bill, s'il était adopté, encouragerait le mal au lieu de le diminuer. L'évêque de Norwich retire le bill.

Lord Brougham présente ensuite une pétition des artistes qui ont exposé dans Westminster Hall. Ils se plaignent que les prix aient été adjugés après trois jours seulement d'exposition; ils demandent que des artistes français, allemands et italiens, fassent partie du jury. Après quelques observations du marquis de Lansdowne, la chambre passe à la troisième lecture du bill de suspension du tirage au sort pour la milice. Le comte de Ellenborough, dans un discours très long, appelle l'attention de la chambre sur l'imprudence de suspendre cette loi au moment où l'Angleterre était en arrière de toutes les autres nations voisines dans ses progrès de défense. Nous avons remarqué les passages suivants dans le discours du noble

lord. En parlant des circonstances qui devraient engager l'Angleterre à se tenir sur la défensive, il cite : « 1o. La France dans laquelle on voyait à la fois en mouvement trois éléments de changement dont chacun devait causer de l'inquiétude. Le peuple misérable; le gouvernement dans de grands embarras; et de plus discrédité aux yeux de la nation. 2o. Quelle est la situation de l'Amérique? Les États-Unis sont actuellement engagés dans une guerre considérable; son gouvernement a sur pied une grande armée. Il n'avait jamais considéré l'arrangement de la question de l'Orégon comme une véritable trêve qui mettait les États-Unis dans la possibilité de faire une guerre plus lucrative que celle dans laquelle elle avait dessein de s'engager. Mais il y a d'autres circonstances, tout à fait d'intérieur, qui fournissent matière à un grave examen. L'Irlande a coûté à la métropole plus de £10,000,000. L'Irlande occupe maintenant toute notre armée et une grande partie de notre marine à vapeur. Il est douteux que cet état de choses finisse cette année et il peut se prolonger. Les changements qui ont eu lieu dans les autres états de l'Europe depuis 1815 doivent aussi être pris en considération. Toutes forces est relative. La Grande-Bretagne a augmenté en force et en richesses; mais les autres nations de l'Europe ont grandi dans des proportions plus rapides encore, et surtout en navigation. Quels changements la vapeur et les chemins de fer n'ont-ils pas apportés ? Un membre du gouvernement a fait la remarque très-judicieuse qu'il existait un pont à vapeur entre ce pays et le continent. En trois jours la France jeterait des troupes en Angleterre. Et si une armée française arrivait, elle ne commettrait pas la faute qui a sauvé l'Indo, lorsque les Sikhs ont passé le Sutlej. Londres pourrait être pris par surprise aussi bien que Canton... Quant à la marine, l'Angleterre n'est plus dans la position où elle était la veille de la bataille de Trafalgar; quant aux armées de terre, sa position n'est plus la même que la veille de la bataille de Waterloo... »

Lord Grey réfute les arguments du comte d'Ellenborough; il bill est une troisième fois adopté.

Le bill de surveillance du secours des pauvres pour l'Irlande a également été adopté malgré l'amendement du comte de St. Germans qui demandait une remise à 3 mois.

Séance du 16 juillet.

La chambre des Lords s'est réunie hier à 5 heures, le marquis de Lansdowne a proposé la troisième lecture du bill de l'administration des secours aux pauvres. Cette troisième lecture a été votée par une majorité de 32 voix contre 10. Lord Brougham avait proposé que cette lecture fut remise à 6 mois parce que la nouvelle loi ne rétribuant qu'un commissaire en chef, il en résultait que les deux autres commissaires qui exerçaient depuis 16 mois allaient se trouver sans place et sans pension de retraite et qu'il convenait que le gouvernement prit des mesures à l'égard de ces deux fonctionnaires.

CHAMBRE DES COMMUNES.

Séance du 12 juillet.

Dans la chambre des communes, lord J. Russell, en proposant l'ordre du jour, répond à lord G. Bentinck que le gouvernement d'accord avec lord Wellington et après avoir consulté la reine, avait décidé que la statue du noble duc resterait au dessus de l'arc de triomphe de Hyde-park où elle avait été primitivement placée.

M. Bernal demande ensuite si le gouvernement avait l'intention de faire essayer les qualités désinfectantes d'un fluide récemment importé en Angleterre par un français. Lord Grey répond qu'aussitôt qu'il avait été informé des propriétés du fluide en question, il avait donné des ordres pour qu'il fut expérimenté dans plusieurs grandes villes qui sont plus particulièrement intéressées à une pareille découverte.

M. V. Smith appelle ensuite l'attention de la chambre sur le chapitre des dépenses diverses qui, depuis quelques années, va toujours en augmentant; à l'exception de l'année dernière; il demande qu'une commission soit nommée à l'avance pour faire son rapport sur ce chapitre. Lord J. Russell reconnaît la nécessité d'un examen, mais il pense qu'une réorganisation ne peut être faite qu'au commencement d'une session.

TRIBUNAUX ANGLAIS.

Cour de police de Marylebone.

Le 1er juillet 1843, un duel eut lieu à Camden Town (faubourg de Londres) entre le lieutenant-colonel Fawcett et le lieutenant Munro. A la suite de ce duel qui fut fatal au colonel Fawcett, le lieutenant Munro s'était réfugié à Dresde; il vient de rentrer en Angleterre et s'est présenté devant le magistrat de Marylebone qui l'a renvoyé devant les prochaines assises. Le lieutenant Munro a, en conséquence, été transféré dans la prison de Newgate.

Des personnes arrivées de Marseille à Lyon annoncent qu'à la quantité de blés étrangers importés depuis peu de temps à Marseille est si considérable qu'on ne sait qu'en faire pour le moment; cette quantité n'est pas évaluée à moins de 5 à 6 millions d'hectolitres. Des sacs

Tycho-Brahé nous a conservé le dessin de cet instrument de tant de merveilles, que Jean Hanovrius, évêque de Warmie, lui envoya après la mort de Kopernik. On ne peut se figurer comment un triangle aux jointures si grossières, aux mouvements si peu réguliers, a suppléé, dans le main du grand homme, ces infatigables télescopes in-